

L'humanisme ne suffit pas.

Il y a treize mois que Bruno et moi avons soutenu notre travail de diplôme (d'architecture!) sur l'humanisme. Il aura fallu ce temps pour revenir sur un terme que déjà nous sentions maladroit, mais que l'échéance nous a fait adopter. Pourquoi avoir parlé d'"humanisme"?

Le fond de notre discours était d'analyser nos ressources planétaires et de dénoncer l'inégalité de leur répartition de part le monde. Peut-être aurions-nous dû parler de "justice"? En tout état de cause, notre travail se voulait un refus d'être du côté de ceux qui exploitent. Nous avons dit "humanisme" en pensant "fraternité", solidarité avec la majorité asservie par notre mode de vie.

Plus exactement, nous avons eu la prétention de "redéfinir" l'humanisme. C'est là que nous n'avons pas su être clairs: j'en veux pour preuve l'attitude du jury dont je m'aperçois rétrospectivement que la lecture du mot "humanisme" restait celle de la Renaissance.

Échec, donc, de communication. Mais revenons aujourd'hui sur ce terme d'"humanisme" le temps de l'interroger un peu plus avant.

Philippe Val¹, le rédac'chef de Charlie-Hebdo, n'a de cesse de marteler que l'homme n'est pas un moyen vers une fin. On a là, je crois, la définition exacte de ce qu'on pourrait appeler un "humanisme contemporain". Et cinq siècles après la naissance historique de l'humanisme, la cause n'est pas entendue, il s'en faut!

D'Épicure à Sartre en passant par Thomas More, les sages ont tenté de libérer l'homme des déterminismes, qu'ils soient religieux ou psychanalytiques. Ils fondaient l'humanité de l'homme sur sa liberté. L'"humanisme" alors consiste à se reconnaître fondamentalement libre, avec ce que cela entend de responsabilité et d'angoisse.

Car si la cause humaniste est si peu entendue, c'est bien à cause de ses encombrants corollaires. La liberté est moins une libération qu'un fardeau, et l'homme n'est que trop prompt à brader son humanité pour alléger sa conscience. Rien n'est plus spontané à l'homme que d'ériger des idoles à qui faire offrande de son encombrante liberté: dieux ou leaders charismatiques, stars ou comportementaliste, chacun se donne à celui qui promet l'assoupissement de la conscience.

Et Philippe Val n'a pas fini de se battre et dénoncer ce qui aliène de l'homme son humanité.

¹ À l'époque, Val était encore fréquentable...

Mais comme l'indique le titre de ce texte, l'humanisme ne suffit pas.

En effet, si l'homme n'est pas un moyen, il ne saurait pas plus être une fin. Être libre est nécessaire, mais non suffisant. Ce qui compte, c'est ce que l'homme fait de sa liberté. Il y a donc un au-delà à l'humanisme.

L'homme ne peut être seulement libre, car la liberté n'existe que par son exercice (choix, actions, ce qui est la même chose dirait Sartre). L'humanité n'est donc pas un état, mais une dynamique. Camus rappelle dans son "Mythe de Sisyphe" que pour que l'homme accepte le fardeau de la liberté, il faut que "quelque chose" en vaille la peine. On retrouve ce "quelque chose" chez Saint-Exupéry, mais je ne sais plus où exactement. Et dans la bouche de ces deux-là, ce mot "quelque chose" devient le plus beau de notre langue.

Ni Camus ni St-Ex n'ont jamais ne serait-ce que tenté d'élucider ce que ce "quelque chose" pouvait recouvrir. Et c'est là leur grandeur. Il faut que "quelque chose" le dépasse pour que l'homme soit humain. Mais tenter définir ce "quelque chose" serait le tuer, revenir à une idole. La différence entre ce "quelque chose" et une idole est que le premier, par son indétermination, implique la liberté que le second aliène.

L'humanité est donc une dynamique: l'homme est humain lorsqu'il fait un pas. Ce pas, peu importe sa direction: est homme celui qui marche. L'indétermination de la direction du mouvement est celle de l'imprécision linguistique du "quelque chose". J'aimerais revenir cependant sur cette notion de direction.

Si vous avez eu le courage de me suivre jusqu'ici, vous admettez que je n'ai fait là qu'un travail de compilation. J'hésite à continuer, mais si je m'interromps ici, l'effort (le mien d'écriture comme le vôtre de lecture) sera resté vain.

J'aimerais proposer un terme, qui ne me plaît qu'à moitié, mais qui fera j'espère avancer le débat: dans quelle dimension se fait le mouvement de l'homme? Je propose de parler de "dimension mystique".

Ok, je vais me mettre à dos tous les anti-religieux (dont je suis, je le rappelle tout de même), mais que dire? Les religions ont monopolisé tous les termes témoignant d'une autre dimension, du "transcendants" au "spirituel". Le "mystique" fait allumé, le "transcendant" fait pompeux et le "spirituel" prétentieux. À choisir, j'ai préféré le premier. J'aurais pu proposer "poétique", mais je n'aime pas le rêve.

J'appelle donc, à défaut de mieux, "dimension mystique" le plan de réalité où nous déplaçons nos pas d'hommes. Il me paraît difficile maintenant (je fatigue) d'approfondir en détail la notion. Je m'y mettrai si ce texte fait écho.

En un mot, la "dimension mystique" est l'échelle de mesure de la "profondeur" de la conscience, de son intensité. Si la liberté est un déplacement, la "dimension mystique" est la dimension dans laquelle se fait le déplacement, et l'intensité de la conscience son accélération. L'homme aliéné est immobile. L'humaniste se déplace. La conscience de ce déplacement, celle qui me fait dire que l'humanisme ne suffit pas, est le dessin qu'il forme.

Encore une fois, si ce déplacement se faisait "vers", ce ne serait qu'une idole de plus: la dimension mystique est isotrope. Seul compte le ballet du mouvement. Son esthétique est une fin. "La" fin? Dostoïevski, apôtre du mysticisme athée s'il en est, mettait l'esthétique comme fin de l'humanité. Je suis heureux si j'ai pu rejoindre sa pensée sans la trahir. Vous jugerez.

Et si Dieu existait, il regarderait ces mouvements de la conscience, et se réjouirait des plus échevelés.

Bon. J'avais d'autres trucs à raconter, mais cette image du ballet de la conscience n'ayant d'autre fin que lui-même (ou de divertir Dieu si on est croyant) est une trop jolie conclusion pour continuer plus avant.

Bonne nuit les petits.

laurent.
Bruyères, le 15 novembre 2001